

UN PROJET DE ZOLLVEREIN EUROPÉEN

La formidable lutte économique qui s'engage sur tous les points du monde et qui sera très probablement la caractéristique du commencement du vingtième siècle se précise chaque jour davantage et les positions des différents combattants commencent à se dessiner avec une netteté parfaite.

Ce qui apparaît d'abord avec la clarté de l'évidence, c'est que la grande révolution industrielle et commerciale à laquelle nous assistons a pour point de départ, pour cause première, l'entrée en ligne de cette puissance nouvelle et colossale des Etats-Unis, qui n'était encore, il y a un demi-siècle, qu'un point imperceptible et qui est devenu aujourd'hui comme l'axe du monde. Tant que son développement a suivi le cours régulier et normal des pays neufs, qui se bornent à mettre en valeur toutes leurs ressources naturelles et à profiter des avantages que la nature leur a accordés, tant qu'elle n'est apparue que comme un grand centre de production agricole, une sorte de réservoir uniquement destiné à combler le déficit des mauvaises récoltes du continent européen, on se sentait rassuré partout et on était presque tenté d'accueillir ce nouveau venu comme la providence des heures de détresse.

Un jour est venu où la providence ne s'est plus contentée de boucher les trous laissés dans la consommation universelle des produits agricoles, mais où elle a manifesté l'intention de nourrir directement une partie de l'Europe en commençant par y écraser la production du blé; tous les Etats menacés comprenant le danger qui les menaçait se mirent en mesure de le conjurer et de sauver leurs agriculteurs de la ruine par l'établissement de droits de douane compensateurs destinés à rétablir l'égalité dans la lutte avec leur redoutable adversaire.

Le péril agricole était à peine écarté, au moins pour un instant, qu'un autre surgissait, infiniment plus redoutable, et plus difficile à combattre, nous voulons parler du péril industriel et commercial. Il avait été si habilement masqué pendant de longues années que personne ne le soupçonnait. Les Etats-Unis avaient commencé par se retrancher comme autrefois l'Angleterre derrière une barrière de douane absolument infranchissable; leurs tarifs étaient crânement prohibitifs et ils ne s'en cachaient pas. A l'abri de ces tarifs, ils purent constituer lentement, progressivement, toutes les industries les unes après les autres et ils sont arrivés ainsi à se suffire de plus en plus à eux-mêmes et à se passer du reste du monde.

On avait pensé qu'ils en resteraient là et on s'était bercé de l'espoir qu'ils se

contenteraient de suffire aux besoins de leur immense population, dont l'accroissement constant suffirait à absorber l'excès de leur production. Dans l'école libre-échangiste, surtout, on affichait hautement sur ce point les assurances les plus superbes et on était plein d'une pitié presque méprisante pour ces grossiers Yankees, ignorants des grands principes de l'économie politique, qui ne comprenaient pas que l'excès de la protection allait les condamner à cuire dans leur jus et les mettre dans l'impossibilité absolue d'exporter le trop plein de leur production.

Et voilà qu'aujourd'hui ce peuple étrange, qui ne fait rien comme tout le monde, mais qui, dans tout ce qu'il fait, prouve qu'il est plein d'esprit pratique, opère brusquement une évolution nouvelle et audacieuse qui confond tous les prophètes de cabinet. Après s'être concentré et replié sur lui-même pendant près d'un demi-siècle, il se sent aujourd'hui assez fort pour sortir de ses frontières et envahir le monde. A l'abri de ses tarifs douaniers, il a créé de toutes espèces des établissements industriels gigantesques et munis de l'outillage le plus nouveau et, par conséquent, le plus parfait; pour les faire marcher, il a soutiré à l'Europe les éléments les plus intelligents et les plus énergiques de sa classe ouvrière, de ses savants et de ses ingénieurs. Il peut ainsi produire en plus grande masse et à meilleur marché que les plus grandes nations industrielles et on comprend aisément qu'il entreprenne aujourd'hui de se mesurer avec elles.

Non content de cette supériorité technique, qui suffirait à lui assurer la victoire sur un grand nombre de marchés, la grande industrie américaine, voulant pousser ses avantages jusqu'au bout et ne rien laisser au hasard, a imaginé d'y joindre une organisation de combat d'une hardiesse incomparable. Elle a entrepris de faire de chaque branche de production une sorte d'armée, avec un chef unique, une discipline de fer, marchant sur un mot d'ordre avec un ensemble et une précision toutes militaires à la conquête des marchés étrangers. Les trusts ne sont pas autre chose, en effet, qu'une armée industrielle, puisqu'ils ont pour but de réunir dans la même main tous les établissements d'une même spécialité, le fer et l'acier, les charbons, les pétroles, etc., et d'en former un bloc impénétrable à l'intérieur et pouvant concentrer toute sa force, toute son action sur l'extérieur.

Il faudrait être aveugle pour ne pas apercevoir la puissance formidable d'un pareil instrument de guerre, qui n'en est encore qu'à ses débuts et on comprend aisément les inquiétudes qu'ils sèment partout en ce moment. Ces inquiétudes vont jusqu'à la panique dans les pays qui

se sentent plus particulièrement visés et menacés par la concurrence américaine.

Au premier rang de ceux-là, il faut placer l'Allemagne, qui avait conçu le même rêve que les Etats-Unis, celui de l'hégémonie industrielle et commerciale et qui se trouve arrêtée et paralysée dans sa croissance par un adversaire auquel elle n'avait pas songé.

Sans cet obstacle imprévu, on ne sait pas où pouvait s'arrêter l'expansion extraordinaire de l'industrie allemande; dans ces vingt dernières années, elle a fait des pas de géant qui lui ont permis de dépasser les plus grandes nations industrielles de l'Europe, même l'Angleterre. Sa fortune était presque aussi extraordinaire que celle des Etats-Unis et dans l'ivresse de son triomphe elle avait rêvé de devenir le grand fournisseur du monde.

Il est juste de dire que ses succès étaient parfaitement justifiés; ils tenaient à l'esprit d'initiative, à l'intelligence méthodique, à la science de ses industriels. Grâce à sa population surabondante, elle a pu installer partout des comptoirs, dirigés par des hommes de haute valeur, d'une persévérance infatigable, d'une tenacité à toute épreuve, qui sont parvenus à se faire une clientèle au détriment des pays les plus anciennement et les plus solidement établis.

Devant cet envahissement systématique, très habilement secondé par le Gouvernement allemand et par la volonté de l'Empereur, toutes les nations ont reculé et perdu du terrain; l'Angleterre, cependant si bien outillée et si fortement enracinée sur tous les marchés, s'est vue refoulée par la concurrence allemande qui la cerne jusque dans ses propres colonies.

Si rien n'était venu déranger les cours des choses il était facile de prévoir que l'Allemagne allait devenir la première puissance industrielle et offrir au monde ce spectacle merveilleux d'une nation qui, presque sans ports et sans colonies, avait trouvé le moyen de pénétrer partout et d'être partout chez elle.

C'est au moment même où elle croyait toucher à la réalisation de ce beau rêve, où sa force d'expansion paraissait irrésistible que, par un de ces changements à vue si fréquents dans les choses humaines, elle s'est trouvée tout à coup en face du colosse américain armé jusqu'aux dents et qui, du jour au lendemain, l'a arrêtée dans sa marche triomphante. Il a commencé par lui barrer la route de l'Amérique du Sud, que l'industrie allemande considérait comme une proie assurée; demain, il lui barrera celle de la Chine et du Japon.

Son audace ne s'arrête pas là et il est visible qu'aujourd'hui il se prépare à relancer l'Allemagne sur les marchés de